

## PÉTRARQUE ET LE BEAU PAYSAGE

À peine installé à Padoue, Pétrarque qui venait d'atteindre la soixante-cinquième année de son âge, reçut, du seigneur de la cité, un terrain sis à Arquà, bourgade blottie au cœur des Monts Euganéens. Aussitôt, le poète se mit en devoir de faire bâtir là une petite maison, en même temps que planter autour diverses essences d'arbres, de façon à venir y loger dès les premiers mois de 1370. En ce lieu champêtre, il devait passer les quatre dernières années de son existence terrestre, face au spectacle offert à ses yeux par un *bel paesaggio*. Ces beaux paysages qui, de Pétrarque à Stendhal et Yves Bonnefoy, ont toujours fasciné les poètes, leur apparaissant comme un état d'âme, une métaphore du bonheur.

Dès sa jeunesse, dans une épître métrique (I, 6) adressée à l'évêque de Cavaillon, son ami Philippe Cabassole, Pétrarque avait exprimé son goût pour un tel idéal, qui, en ce temps déjà, l'avait conduit à se fixer près de la fontaine de Vaucluse: "Pour moi, je suis résolu à mettre au sec ma barque fragile; l'heure dernière de la mort m'avertit de ne point gagner le large et de me contenter de mes petits jardins". À un autre ami, de la même époque, celle de la verte feuillée, Jacopo Colonna, évêque de Lombez, il confessait passer des journées entières, seul, en des lieux écartés, car n'aimant rien tant qu'à savourer le silence d'une vaste forêt, jusqu'à celui – terrifiant – de l'obscur grotte, qui prête sa voûte à la célèbre fontaine. Il lui arrivait souvent, confie-t-il, d'entrer, à la tombée de la nuit, sans compagnon, à l'intérieur de celle-ci, "pour y goûter, sans doute, quelque volupté de l'horrible", note-t-il avec lucidité.

Mais le plus souvent, c'est un flux de bien-être, que le poète demande à la contemplation d'un beau paysage, sûr d'y trouver l'inspiration. Ainsi à Guardasone où, au printemps 1341, il séjournait chez ses amis, les Corrèges. Admirable lieu d'où se découvrait à ses pieds la Gaule Italique et, face à lui, les Alpes. "Des milliers d'espèces d'oiseaux et de bêtes sauvages hantent ces bois. Dans la pénombre serpente un frais ruisseau et sur ses rives croît une herbe épaisse. Au milieu, un trône de fleurs semble avoir été disposé là par la nature amie du poète. En ce lieu, les chants des oiseaux et le murmure de l'onde invitent au sommeil: l'heure offrit un lit douillet et les branches des arbres, leur ombre. La montagne ménage un abri contre le vent. L'hirsute vagabond craint de s'y aventurer; le paysan l'améliore de ses bras, le rateau à la main; le berger, d'en haut, surveille le coin. L'odeur est grisante, celle même des champs élyséens: là, furtivement, fuyant toute compagnie, solitaire, je me rends, fidèle au rendez-vous des Muses". (*Esposita metrica*, II, 16).

Le paysage, chez Pétrarque, ne reste pas longtemps avec figures absentes. Son imagination, rapidement, le peuple. Et des Nymphes, et de Cupidon. De ce dernier, le poète craint les flèches, d'autant que le seul aspect des lieux conspire avec le dieu de l'amour, "tant le zéphir jaseur lutte avec le chant des oiseaux, tant les couleurs charmantes se marient aux parfums agréables; les fleurs

rivalisent avec le feuillage, la verdure avec les fleurs. Que dirai-je des sièges moelleux sur le vert gazon des rives? des doux et légers sommeils sur ce gazon? du bruit de l'eau courante et de ses détours sonores? Que dirai-je des vers mélodieux que pendant la nuit sereine, à l'aurore ou au crépuscule, une belle nymphe chantait d'une voix angélique sur la rive opposée? Cette nymphe toucherait les dieux du ciel et ferait tomber la foudre des mains de Jupiter. Elle briserait le diamant le plus dur, de ses yeux modestes, maîtres absolus du cœur qu'ils ont blessé. Ils contiennent des torches secrètes et un feu complice; c'est de là que lance ses flammes et ses flèches enflammées l'enfant qui voltige allègrement dans son jardin." (*Epistola metrica*, à Lelius, I, 8).

Pour celui qui pense en termes de beau paysage, *jardin* est, bien sûr, un mot clé. Deux jardins s'offraient à Vaucluse aux activités rustiques de Pétrarque. Dans ses lettres aux amis, il ne se lasse pas d'en tisser la louange: "En somme, écrit-il, je doute que l'on trouve un tel site dans tout l'univers. J'appelle ordinairement l'un de ces jardins mon Hélicon, car, situé dans un endroit élevé et garni d'ombrages, il n'est propre qu'à l'étude et il est consacré à notre Apollon. Il domine la source de la Sorgue; au-delà il n'y a que des rochers et des lieux non frayés, accessibles seulement aux animaux des bois et aux oiseaux. L'autre jardin, voisin de la maison, est plus agréable à l'œil et cher à Bacchus. Chose étonnante: il est situé au milieu de la rivière la plus rapide et la plus belle du monde. Tout près de ce jardin s'élève une voûte séparée seulement par un ponceau de l'arrière de la maison. Cette voûte, taillée dans le roc vif, empêche, l'heure venue, de sentir les ardeurs de l'été. C'est un lieu qui provoque à l'étude et j'imagine qu'il ressemble au petit portique où Cicéron avait coutume de déclamer, avec cette différence que celui-ci n'était point baigné par la Sorgue. C'est donc sous cette voûte que je passe le milieu du jour; le matin, je me promène par les collines; le soir, au milieu des prés et dans ce jardin plus inculte, près de la fontaine, où l'art a vaincu la nature. Ce jardin est situé au faite d'un rocher et parmi les eaux, dans un lieu étroit, il est vrai, mais plein d'ardents aiguillons, grâce auxquels mon esprit, tout paresseux qu'il est, peut s'élever aux pensées les plus sublimes." (*Lettres familières*, à Franco Nelli, XIII, 8).

C'est ce cadre idyllique, enchâssé par un vaste et beau paysage, que Pétrarque, tant à Vaucluse qu'à Guardasone ou Arquà, aura cherché tout au long de sa vie le climat nécessaire à l'apaisement de son âme, propice aux visitations de l'Esprit. Alors, à la faveur d'une promenade au bord des eaux cristallines, il aura pu imaginer sa dame, au moment du bain, se laissant aller d'un geste gracieux au fil de l'onde. Et c'est le miraculeux, l'inoubliable début de la *Canzona* 126:

*Chiare, fresche e dolci acque  
ove le belle membra  
pose colei che sola a me par donna ...<sup>1</sup>*

1 "Onde limpide, fraîche et douce  
en qui ses membres beaux  
plongea la seule qui me paraît dame"...

(Trad. Gérard Genot, *Pétrarque: le chansonnier*, éd. bilingue, Aubier-Flammarion, 1969).